



Il me sauva. (Page 118.)

— C'est un monsieur de Blois, dit le valet.
— Ah! faites entrer! s'écria Raoul vivement.
Malicorne entra, beau comme un astre et porteur d'une épée superbe.

Après avoir salué gracieusement :

— Monsieur de Bragelonne, fit-il, je vous apporte mille civilités de la part d'une dame.
Raoul rougit.

— D'une dame, dit-il, d'une dame de Blois?

— Oui, monsieur, de mademoiselle de Montalais.

— Ah! merci, monsieur, je vous reconnais maintenant, dit Raoul. Et que désire de moi mademoiselle de Montalais?

— La suite au prochain numéro. —

BRAS D'ACIER

PAR

ALFRED DE BRÉHAT.

(Suite.)

Pablo fit semblant de n'avoir pas entendu, et se hâta de prendre la parole pour annoncer aux Mexicains le pardon qu'on leur accordait et la faveur qu'on y ajoutait.

Tout lié, tout blessé qu'il était, Domingo fit un bond de joie à cette conclusion inattendue.

— Vive Bras d'Acier! s'écria-t-il. Que Dieu conserve le roi des placers!

Benito accueillit plus froidement les paroles de Pablo. Méfiant et jaloux, il cherchait à deviner quel pouvait être le motif secret de cette indulgence. Il pensait bien que la crainte qu'éprouvait Pablo d'entendre raconter devant Vandeuilles le motif de l'enlèvement de la jeune femme était pour quelque chose dans la réso-

lution de Bras d'Acier, mais il s'étonnait, en même temps, que ce dernier n'eût pas pris le parti, beaucoup plus simple, de se débarrasser à jamais de toute révélation par un coup de pistolet ou de machete. A la place du créole, Benito n'eût certes pas hésité un instant à mettre en usage ce moyen expéditif.

Malgré toutes les suppositions du capataz, la vie lui semblait pourtant une assez bonne chose pour qu'il se résignât à l'accepter, n'importe à quel risque. Il remercia Bras d'Acier avec cette dignité qui se trouve parfois chez le dernier mendiant espagnol ou mexicain.

— Un mot encore, reprit Pablo. La seule chose que nous demandions à vos compagnons et à vous, en échange du pardon que nous vous accordons, c'est la promesse de vivre avec nous en fidèles camarades et de vous conformer comme les autres à ma volonté. Le jurez-vous?

— Des deux mains, fit Domingo en levant les bras, de ces deux mains, dans chacune desquelles je voudrais bien avoir en ce moment un bon morceau de *cecina* ou de *tasajo*.

— Et vous, Benito?

— Moi aussi, répondit avec plus de circonspection le capataz, moi aussi, pourvu que vous en usiez avec nous comme on doit le faire envers des *caballeros*.

En entendant cette orgueilleuse réponse sortir du métis, Pablo reprit un sourire méprisant.

— Benito, dit-il en regardant fixement le capataz, que tout soit oublié. Qu'il ne soit plus question de ce qui s'est passé avant aujourd'hui, du temps où nous étions ennemis. L'union entre nous tous est nécessaire pour que nous réussissions dans notre périlleuse entreprise. Nous touchons au but de nos efforts. Que rien ne vienne désormais troubler notre bonne intelligence et mettre le désaccord parmi nous.

— Vous avez raison, don Pablo, répliqua le capataz en répondant par un regard d'intelli-

gence au regard perçant de l'Espagnol. Pour ma part, du moins, il ne sera question de rien.

Tandis que Bras d'Acier enrôlait ainsi dans sa troupe Benito et Domingo, Berthe parvenait enfin à s'approcher de Rosina. Depuis qu'elle avait reconnu la jeune Espagnole, madame Vandeuilles avait cherché à lui parler, mais Rosina s'était toujours arrangée de manière à éviter son ancienne amie.

A la fin, cependant, Berthe, marchant à elle, lui avait pris la main.

— Vous ne m'avez donc pas reconnue, Rosina? dit madame Vandeuilles avec douceur.

L'Espagnole murmura quelques mots en tenant les yeux baissés pour ne pas rencontrer le regard de la Française.

— Pourquoi me fuir, alors? reprit Berthe.

Rosina ne répondit pas.

— Voyons, reprit madame Vandeuilles, asseyez-vous ici près de moi, et causons. Ne détournez pas ainsi vos yeux, ou vous me ferez croire que vous êtes fâchée contre moi.

Cédant malgré elle à la séduction de cette voix affectueuse, Rosina s'assit en silence à côté de madame Vandeuilles.

— Qu'êtes-vous devenue depuis que j'ai quitté l'hacienda de San-Fernando? demanda Berthe. Que de fois j'ai pensé à vous et à votre famille! Je n'oublierai jamais l'accueil si amical de vos parents et toutes les bontés qu'ils ont eues pour moi.

Rosina poussa un soupir, mais ne répondit pas davantage.

— Comment se porte votre mère? demanda Berthe.

D'après ce que Bras d'Acier lui avait raconté à San-Francisco, Berthe connaissait une partie des événements survenus à San-Fernando depuis son départ, mais elle préférerait que Rosina ignorât cette circonstance. Cela permettait à l'Espagnole de ne raconter de son histoire que ce qu'il lui plaisait d'en dire et ne l'exposait pas à rougir devant sa rivale.

— Vous ne voulez pas me parler, Rosina?